

auprès de lui. A cinq heures, elle récitait le chapelet et méditait jusqu'au souper. A sept heures elle causait en famille, mais ne laissait jamais l'ouvrage. Après le souper, elle s'en allait à la cuisine pour faire la prière aux domestiques et le catéchisme à quelque petit ignorant, ce qui arrivait souvent au temps des vignes. Le reste de la soirée s'écoulait au travail d'aiguille, et à dix heures elle était couchée ayant lu le sujet de méditation du lendemain, afin de s'endormir avec cette pensée. Enfin, il est exact d'ajouter que, tous les mois, elle se préparait à la mort et choisissait un des saints qu'elle affectionnait le plus pour imiter ses vertus. Mais Eugénie de Guérin n'était absolue ni guindée en rien, et lorsqu'un devoir supérieur le lui commandait, elle savait troubler son règlement de vie quasi cénobitique. "Voilà que pour quarante bêcheurs, écrit-elle, il m'a fallu rester tout le long du jour à la cuisine, les mains au fourneau." Elle se résigne et fait la soupe "de bonne grâce", en se rappelant que sainte Catherine de Sienna faisait, avec une grande joie, la cuisine.

Pour Eugénie de Guérin, ces vulgaires travaux étaient une nécessité de position, un devoir de fortune. "Elle ne se plaît pas aux choses de maison et gouvernement de femme", mais elle sait s'y mettre avec une joyeuse simplicité et une parfaite entente, sachant les élever à elle au lieu d'en être abaissée. La femme philosophe emportait Platon au coin du feu de sa cuisine et n'en

préparait pas, pour cela, de moins bons repas. Si elle couvrait un drap de lit, elle mettrait, dans le pli de son ourlet, des pensées d'une beauté profonde. La femme poète savait tout poétiser. Quoi de plus prosaïque qu'une lessive ? écoutez comme Eugénie de Guérin en parle. "Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Homère ou une de ces princesses de la Bible, qui lavaient les tuniques de leurs frères. Nous avons un lavoir que tu n'as pas vu à la Moulinasse, assez grand et plein d'eau, qui embellit cet enfoncement et attire les oiseaux qui aiment le frais pour chanter." — "Je t'écris d'une main fraîche, revenant de laver, une robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer les poissons, des flots, des brins d'herbe, des fleurs tombées, de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau ! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, un chemin couvert, le réservoir du baptême."

Et ceci : "Au soir, dans un bain de pieds. — Dans cette eau un peu brûlante, je pense aux martyrs, à ce que c'était que ces bains de poix, d'huile, d'eau bouillante où on les plongeait. Quels hommes ! Étaient-ils de notre nature ?

(à suivre)